

Etxahunen bertsoak guipuzkeraz

Cet ouvrage de Yon de Echaide avec la collaboration de Jon Mirande a paru aux Editions Itxaropena (Zarauz) sur 362 pages (25 x 18 cm.).

Yon de Echaide, fils du regretté Ignacio Maria de Echaide qui fut bascologue et Président de l'Académie de la langue basque, est le vaillant écrivain qui a composé une quinzaine de livres en guipuzkoan littéraire.

Celui dont nous rendons compte est aussi écrit en basque, plus précisément en basque unifié, en guipuzcoan plus ou moins élargi: langue riche, souple et claire, excellente pour l'exposition des idées, peut-être un peu lourde quand il s'agit d'exprimer les réactions spontanées de la vie.

Etxahunen bertsoak gipuzkeraz comprend:

1.°) une introduction de 10 pages; 2.°) deux cartes hors-texte (Barcus et la Soule); 3.°) une courte biographie d'Etxahun sur 20 pages; 4.°) une note de quatre pages relative à la conjugaison allocutive respectueuse souletine; 5.°) deux photographies de la pierre tombale d'Etxahun; 6.°) un article écrit à l'occasion du centenaire de la mort d'Etxahun; 7.°) un article intitulé «Etxahun dans le monde et au théâtre»; 8.°) La traduction en vers guipuzcoans du fameux poème du R. P. Xavier Iratzeder: *Nun habil orai, Etxahun*; 9.°) trente et un poèmes: texte souletin, traduction versifiée en guipuzcoan, et explications auxquelles seulement a collaboré Jon Mirande; 10.°) Appendice concernant trois poèmes.

Dans son introduction Echaide déclare ses intentions, dédicace son livre, explique plus de quarante noms propres en majorité toponymiques.

Son but est de faire connaître et goûter la poésie d'Etxahun en Pays Basque péninsulaire, où le dialecte souletin paraît aussi éloigné des dialectes locaux que peut l'être le portugais pour le castillan moyen. D'où l'idée de traduire Etchahun en guipuzcoan. Mais la prose faisant perdre à la poésie une grande partie de ses prestiges, il a jugé nécessaire de versifier la traduction; et comme le parler du barde souletin était des plus populaires, ne fallait-il pas adopter un genre proche de celuides Xenpelar, Bilintx, Txirrita, Otaño, etc.? Telle a été la décision du traducteur. Néanmoins rien ne pouvant remplacer le texte lui-même, celui-ci se trouvera expliqué dans les moindres détails, avec la collaboration compétente et généreuse de Jon Mirande, le grand poète basque-parisien, qui outre plusieurs langues étran-

gères connaît la plupart des dialectes euskariens et reste naturellement attaché à ses origines souletines.

Echaide accepte les principes orthographiques proposés à Aranzazu, mais il systématise l'emploi de la lettre *h* selon des critères étymologiques: ainsi, à son avis, il faut écrire *hong*i et non *ongi*, la forme primitive étant aspirée, comme semblent le démontrer les formes *hun* (S. et BN) et *hobe*, *hobeki*. Personnellement nous ne croyons pas que *hobe* soit de même origine que *on*, ni que toutes les aspirations soient primitives (*optare* / *hautatu*, *partem* / *parthe*).

Enfin l'auteur tient à expliquer pourquoi il a décidé son travail à trois jésuites, les RR. PP. Julian Larrazabal, Mikel Zubiaga et Pierre Lhande. Les deux premiers furent ses directeurs spirituels, le troisième le découvreur d'Etxahun. Au sujet de ce dernier Echaide a rappelé trois articles publiés dans *Gure Herria* par G. Eppherre (1959), Ph. Aranart (1960), Et. Salaberry (1965). Il nous semble utile de signaler un livre intitulé *Le Père Lhande pionnier du Christ*, 200 pages petit in-8, écrit par Jeanne Moret et édité par Beauchesne, à Paris (1964).

Pour ce qui est de la carte de Barcus, une légère erreur s'y est glissée que l'auteur a tenu à corriger par voie de presse, en indiquant que *Etxahunia* se trouvait au sud-est d'*Etxegoihenia* et au nord-est de *Hegiaphalia*.

* * *

Quant à la biographie d'Etxahun, elle est carrément insuffisante, fondée sur les données du Père Lhande dont la documentation était quasi nulle, car il n'avait pas eu le temps de se livrer à la minutieuse enquête que, depuis, Jean Haritschelhar a poussée si loin: il ne connaissait pas non plus certains poèmes etxahuniens découverts bien après la parution du livre intitulé *Le Poète Pierre Topet dit Etxahun (1786-1862) et ses Oeuvres* publié en 1946 par le R.P. Pierre Lhande et l'abbé Jean Larrasquet. Il est dommage qu'Echaide se soit trop pressé de faire paraître des pages dépassées par la thèse de doctorat de Jean Haritschelhar: elles ne font pas bon effet sur le plan historique, même si la langue en est fort belle.

* * *

C'était une excellente idée de donner aux lecteurs guipuzcoans une explication touchant la conjugaison allocutive souletine en *zû*. Mais on peut se demander si la leçon est suffisante, même après les deux longues citations si intéressantes de Krutwig et d'Azkue, qui en constituent le fond.

Krutwig ne s'occupe que des formes à datif éthique en *zû* et il a raison contre Azkue de ne pas voir le pronom *i* dans le *i* de *niagozû*, cet *i* n'étant qu'un indice annonçant un suffixe datif, comme dans *diezon*, selon la doctri-

ne de Schuchardt. Mais il se trompe s'il croit pouvoir distinguer, entre la structure du vouvoiement et celle du tutoiement en Soule, la différence que voici: le suffixe allocutif en *zï* ne paraît pas dans les cas où la forme indéterminée se trouve déjà affectée d'un indice de 2.^e personne, tandis que les suffixes *-k* et *-n* du tutoiement se maintiendraient dans de pareilles conditions. Cela vaut sans doute pour le tutoiement en Guipuzcoa où se rencontrent des formes redondantes, comme *ukek* ou *intzakek*, *uken* ou *intzaken*, mais cela n'existe pas en Souletin: vouvoiement et tutoiement y ont les mêmes lois.

Azkue, lui, dans le passage cité par Echaide, ne s'occupe que des tournures actives du verbe *ukan*, avoir, qui servent à traduire les formes nominatives du verbe *izan*, être; ex. *duzu*, vous l'avez, au lieu de *da*, il est; *gaituzu*, vous nous avez, au lieu de *gira*, nous sommes. Mais il n'a pas relevé le fait important qu'à l'imparfait le souletin dans ce cas dit *zizün* et non *zünian*, comme en tutoyant il dit *züian* et non *hian*: c'est-à-dire que le «vous» sujet préfixé (*z*), comme le «tu» sujet préfixé (*h*), des formes indéterminées à complément direct de 3.^e personne est remplacé par le suffixe-sujet *-zï*, tandis qu'un préfixe *z*-vient y représenter la 3.^e personne régime, ramenant le schéma de l'imparfait à celui du présent: cette inversion n'est pas banale.

Autre remarque omise, c'est que les tournures actives dont nous parlons sont abandonnées à la voix dative, où on est obligé de revenir au verbe *izan*, être. Ainsi pour dire «je lui suis» le souletin construit *nitzozï* et non *neiozï*.

Avec raison Echaide fait remarquer que les dites tournures ne sont pas une exclusivité souletine, mais sont utilisées un peu partout en Pays Basque, non seulement au présent comme le notait Azkue, mais même à l'imparfait; ex. *genizun* au lieu de *ginen*, nous étions.

Enfin pourquoi n'avoir pas relevé que le radical *-ï-* du verbe «avoir» est remplacé par *-i-* dans toutes les formes familières non-indéterminées: *dik*, *din*, *dizu*, il a; mais *deiok*, *deion*, *deiozu*, pour *d-erei-o* où le *i* n'est pas le même.

Remarquons qu'à travers l'ouvrage la plupart des formes verbales sont clairement analysées par Jon Mirande.

* * *

Venons-en à l'oeuvre proprement dite. Comme la biographie d'Etxahun, ce travail nous paraît avoir été publié prématurément. Le texte traduit et commenté n'est pas en effet complet, puisque c'est celui de Larrasquet (1946), auquel manquent seize poèmes retrouvés depuis et une bonne douzaine de couplets pour les chansons parues. D'autre part la version Larrasquet est d'une authenticité suspecte pour ce qui est de la lettre, car

nous croyons que la pensée d'Etxahun s'y trouve respectée dans la mesure où les copies sur lesquelles l'éditeur travaillait, étaient fidèles ¹.

Notre jugement mérite quelques explications.

Le R. P. Lhande, à qui, en 1922, s'était révélé le génie d'Etxahun à la lecture de quelques chansons, avait essayé d'augmenter sa collection etxahunienne, avec l'intention de la publier. En 1938 tout restait encore à l'état de projet, quand, cette année-là, au Congrès de Domezain l'*Eskualzaleen Biltzarra*, dont M. Louis Dassance était l'actif Président, il fut décidé que, en 1939, on célébrerait à Barcus l'illustre barde de cette commune: on y diffuserait une plaquette contenant les textes recueillis par le P. Lhande. Un appel fut lancé dans la presse pour demander aux détenteurs de chansonniers basques de vouloir bien communiquer les poèmes d'Etxahun qui pouvaient s'y trouver.

M. Dassance obtint ainsi communication de quelques copies isolées, mais surtout des versions du Dr. Constantin et du précieux cahier Urrutigoity d'Esquiule. Malheureusement la guerre éclata, et il fallut attendre des temps meilleurs.

En 1945, le P. Lhande pensa à relancer l'affaire. Lui-même, handicapé par la maladie, ne pouvait guère s'en occuper. Il appela à son aide l'abbé Jean Larrasquet, barcusien, docteur és lettres, auteur de trois ouvrages importants concernant le parler de sa province:

1.°) *Action de l'accent dans l'évolution des consonnes étudiée dans le Basque souletin*, Paris, 1928;

2.°) *Le basque Souletin Nord-Oriental*, Paris, 1934;

3.°) *Le basque de la Basse-Soule Orientale*, Paris, 1936.

Le choix, semblait-il, était des plus judicieux. Qui trouver de plus compétent au point de vue linguistique?

Le P. Lhande et M. Louis Dassance lui remirent tous leurs documents et le voici enthousiaste en découvrant à son tour le génie d'Etxahun à première lecture. Mais bientôt, il devient perplexe: les copies qu'il a entre les mains ne concordent pas: beaucoup sont incomplètes, la plupart mal écrites; les couplets ne sont pas partout rangés dans le même ordre; souvent

(1) Dans la chanson *Gaztalondoko neskatilak*, au onzième couplet, le poète recommande aux hommes de bien boutonner leurs pantalons quand ils passent à Barcus pendant la nuit, car on raconte que les femmes y ont rossé (zehatü) un homme. On s'attendrait à *osatü* (eunucisé) et Mirande pense que Larrasquet a édulcoré le texte. En fait aucun cahier ne portait *osatü*; c'est la tradition écrite qui a édulcoré.

la langue paraît dénaturée, hétérogène. C'est alors qu'il décide de corriger les manuscrits en partant des principes suivants:

— Etxahun ne pouvait parler qu'un basque pur: nécessité d'éviter autant que possible les romanismes des copies (mots béarnais ou français).

— Etxahun ne pouvait parler que souletin: donc, élimination de quelques mots *manex* égarés dans certaines chansons.

— Etxahun ne pouvait parler que barcusien: écarter par conséquent les vocables ou les formes de Haute-Soule, en particulier les formes non-contractes comme *nian* (au lieu de *nin*), *berriak* (au lieu de *berrik*), *zelialat* (au lieu de *zelilat*), etc...

— Etxahun, excellent logicien, ne pouvait pas mettre un verbe au singulier après une forme indéfinie à sens pluriel, ni juxtaposer une forme verbale allocutive avec une forme indéterminée...

Tels sont les principaux postulats qui ont guidé Larrasquet dans son travail de rédaction; nous allons écrire de *réduction*: car il s'agissait de réduire tous les textes à un moule bas-souletin nord-oriental puriste.

Les manuscrits laissés par Etxahun lui-même et qui paraissent dans l'édition de M. Jean Haritschelhar montrent que les *a priori* de Larrasquet ne coïncident pas avec la réalité; le barde n'était pas puriste; comme Montaigne il devait penser: «si le (souletin) n'y peut aller, que le gascon y aille!» Il ne craignait pas des mots comme *prekozionatü*, *sistema*, *espusa*, *kitatü*, *malerus*, etc.; il n'évitait pas à tout prix les mots ou formes *manex* (voir *Belhaudi bortietan*, où Larrasquet a été obligé de laisser passer du navarro-labourdin); le poète n'était pas un fanatique de la contraction barcusienne: selon les besoins du vers il disait *nütin* ou *nütian*, *lürrin* ou *lürrian*, *juran* ou *jun*; il n'avait pas la même syntaxe que Larrasquet: comme beaucoup de souletins et même de *mane* il sentait l'indéfini comme un singulier même avec un sens pluriel et il mélangeait sans vergogne formes familières et indéterminées.

De sorte qu'en général, voulant sauver l'honneur de la langue souletine, Larrasquet a réécrit Etxahun en une langue plus soignée, plus pure, plus homogène que nature, quoique encore fort populaire, car il n'a introduit aucun néologisme ni de vocabulaire ni de syntaxe; et même il a laissé passer volontairement, contrairement à ses fameux principes, bien des mots béarnais, français ou espagnols souletinisés, et des formes bas-navarraises ou labourdines.

C'est cette langue-là qu' Echaide, aidé de Jon Mirande, a voulu traduire en vers guipuzcoans, et expliquer en prose guipuzcoane.

* * *

Que dirons-nous de la traduction versifiée? C'est naturellement une transposition beaucoup plus qu'une vraie traduction. Cela se comprend: métrique et rime imposent beaucoup de servitudes.

Voici une strophe prise dans *Abaide delizius huntan* (version Larrasquet):

Bi urthe igaran tiat Españañ pelegri gisa,
Hire ganik deüs ezin ükhenez, bizien bilha.
Orai jin nitzaiik sokhorri galthoz, heltürük ezin bestila:
Ene etcherik hik igorri, erranik han deüs enila.

nous traduisons:

J'ai passé deux ans en Espagne comme pèlerin,
N'ayant rien pu obtenir de toi, cherchant de quoi vivre.
A présent je suis venu te demander secours, à toute extrémité:
Tu m'as renvoyé de chez moi, disant que je n'y possédais rien.

Et voici la transposition d'Echaide:

Bi urte erromes bezala ibilki nauk Espainian,
Hik dena ukatu ondoren nere bizi beharrian,
Orain natorkik laguntz-eske oso mixeri gorrian
Halare etxetik bota nauk tratatuz, modu txarrian

Au premier coup d'oeil on constate que les vers d'Echaide ne conservent pas le rythme de l'original, puisque le nombre des syllabes n'est pas le même; les rimes aussi sont différentes; enfin six mots seulement sont communs au texte et à sa «traduction». Et maintenant mettons en français la transposition pour que l'on puisse la comparer au modèle:

Deux ans comme pèlerin j'ai voyagé en Espagne,
Après que tu m'as tout refusé dans mon besoin de vivre.
A présent je viens te mendier de l'aide dans ma misère toute noire
[(litt. rouge)
Cependant tu m'as renvoyé de la maison en me traitant de mé-
[chante façon.

Cela donne une idée de la différence des dialectes et de la difficulté de refaire des vers sans y changer quelque chose.

Très rarement Echaide a poussé l'à-peu-près jusqu'au contresens, et généralement par une trop grande confiance en Larrasquet.

Par exemple la chanson de *Defis* n'est pas satirique à l'égard du juge qui l'a réconforté à la prison de Saint-Palais, en lui assurant qu'il avait des

chances d'être asquitté aux Assies après l'affaire du pont de Chocot. Le second couplet est ainsi conçu:

Uskal-Herri huntan balitz moda
 Prosesen üztekoa Defisen eskila,
 Elio lüzaz prezia prauben arrazu tcharra,
 Haier elio ez idek beraiek jan beharra

Ce qui veut dire:

Si c'était la mode en Pays Basque
 De laisser les procès aux mains de Defis,
 Il ne perdrait pas de temps à apprécier les torts des pauvres
 Il ne leur enlèverait pas leur pain.

Cela signifie non pas «qu'il laisserait tomber les procès parce qu'il ne pourrait rien tirer de la bourse des pauvres», comme dit Echaide, mais: «parce qu'il ne le *veut* pas». *Haien poltsa trixterik ezin jan baitzuan* est une traduction au moins tendancieuse.

Autre exemple. Dans la chanson *Abaide delizius* le verset VI montre Etxahun tout jeune, travaillant comme un forcené pour attendre son père, et voici les derniers vers:

Osagarria, hari kausitü nahiz, benin gal-erazi,
 Bizipidia gal beldürrez, hura nian irabazi.

Nous traduisons:

Le fait que pour faire plaisir à mon père je perdis la santé,
 De peur de perdre mon gagne-pain, voilà ce que je gagnai.

En d'autres termes, ce n'est pas son père qu'Etxahun a gagné (le reste de la chanson en témoigne) mais le délabrement de sa santé. Voilà pourquoi nous paraît inexacte la traduction du dernier vers: *Etorkizunaz izituta aita nuen niganatu*, effrayé de mon avenir, j'avais gagné mon père.

Encore dans *Abaide delizius*, au verset XVI, Etxahun s'adresse à sa femme qui, en cachette de sa bru, lui a donné une chemise: il en est tout ému:

Athorra bat eman deitazü, destrenpien erekeitia (sic)
 Ikhara zinadelarik ereñak (sic) eraiki, trixtia!

Il fallait naturellement lire *errekeitia*, ce qui a été fait, mais aussi *erreñak*, la bru. La traduction: *Ikara baitziñan biltzea zeronek erein hazia*, craignant de récolter ce que vous aviez semé, n'a rien de basque. Du reste plusieurs versions portent *errenak jakin* et alors il faut traduire: «craignant,

malheureuse, que votre belle-fille le sût»; avec *eraiki* on traduirait «l'enlevât».

Encore une fois, ce genre de faute est très rare dans le livre d'Echaide.

Pour en finir avec les traductions versifiées, reconnaissons qu'elles sont certes plus puristes de langue que les textes purifiés par Larrasquet:

Echaide remplace *destinatü* par *aukeratu*, *esposatü* par *emazte bat hartu*, *malerus* par *zorigaixtoko*, *funts* par *lurralde*, *segreki* par *ahopez*, *thunba* par *hillobi*, *partitü* par *aldegín*, *hil-püntü* par *hil-zori*, *amoria* par *maitaria*; il évite *krüdel*, *püni*, *krima*, *xalant*, *deliberatü*, etc. Mais cela ne l'empêche pas d'accepter des quantités de romanismes depuis longtemps agréés par le peuple: *kondena*, *preso*, *testamentu*, *madarikatu*, *pobre*, *mundu*, *kunprenditu*, *juzgatu*, *eskola*, *errenta*, *defentsore*, *interesa*, *honest*, *faltso*, *kontrako*, *okasiñua*, *pasiatu*, *istimatu*, *faltatu*, *izpiritu*, *eskandalu*, *momentu*, *kunplitu*, *denbora*, et des dizaines de mots de ce genre. Aussi son style a-t-il une couleur populaire évidente, au moins pour qui a l'habitude de lire du guipuzcoan.

* * *

Nous félicitons Yon Echaide des gros efforts que suppose sa traduction en vers des poèmes etxahuniens revus et corrigés par Larrasquet. Mais nous ne cacherons pas combien nous paraissent plus précieux les commentaires linguistiques dont son livre est enrichi. Ils présentent une somme de plus de 180 pages, d'où il serait facile de tirer une étude comparée du *souletin* (surtout nord-oriental) et du *guipuzcoan* moyen. Cette étude serait partielle, naturellement, mais ouvrirait des horizons sur presque tous les aspects des deux dialectes: phonétique, vocabulaire, déclinaison, conjugaison, syntaxe, versification.

Voici quelques-uns des problèmes suggérés, évoqués ou même résolus non pas systématiquement, mais au hasard des difficultés soulevées par les textes.

PHONÉTIQUE.—Ici se pose le problème du *ü* souletin et celui des assimilations: *üdüri*, *üthürri*, *ütsü*, *üñhürri*, *ützüli*, etc. en face des formes guipuzcoanes: *iduri*, *iturri*, *itsu*, *txingurri*, *itzuli*, etc. De même sur le plan consonnantique comment ne pas comparer *lagüntü*, *heltü*, *alte* avec guip. *lagundu*, *heldu*, *alde*? On ne saurait oublier nasalizations et accents, encore qu'ils ne soient pas signalés, pas plus que le *s* doux souletin de *aisa* ou le *z* doux de *aizina*. Mais on ne saurait manquer aspirations et mouillures, pas plus que les contractions, élisions, métathèses (cf. en souletin: *parthe*, *üñürri*, *nin*, *ümur*, *hun*, *trite*; et en guipuzcoan: *miñ*, *dula*, *Donostiko* (pour Donostiako), *Gabirel* (pour Gabriel)).

VOCABULAIRE.—A côté des mots communs aux deux dialectes (et ils sont nombreux), on a à relever en souletin *üsü, haboro, jin, untsa, gazna, ükhen, ebatsi, hüllan, manhatü, eho*, etc. qu'il faut traduire en guipuzcoan par *maiz, geiago, etorri, ondo, gazta, izan, ostu, urbill, agindu, ill*, etc. Mais certains mats n'ont pas le même sens: *lotsa*: peur (s) et hontte (g); *bazkar*: fort (s) et rapide (g); *gai*: nuit (s) et digne (g); *athorra*: chemise d'homme par opposition à *mantharra*, chemise de femme (s) alors quen guipuzcoan *atorra*, chemise de femme, soppose à *alkandora*, chemise d'homme;; *larrütü*: jeter dans un précipice (s), mais *larrutu*, écorcher, peler (g).

DÉCLINAISON.—On est surpris qu'à *elizala* corresponde en guipuzcoan *elizara*; à *zelialat* (remarquer l'article), *zerura*; à *etxerik, etxetik*; a *etxetarik, etxetatik*, à *gizuner, gizonai*; à *gizunek* egin die, *gizonak* egin due; à *hez* et *hetzaz, etaz*; à *gizunareki* et *gizunarekila, gizonakin*. Si l'on pouvait tenir compte de l'accent, on verrait qu'en souletin on peut distinguer *bi gizúnek erran die*, deux hommes ont dit, de *bi gizunék erran die*, les deux hommes ont dit, de même que *áita jin düzü*: «papa est venu», tandis que *aitá jin düzü*: «le père est venu».

CONJUGAISON.—Le guipuzcoan use de beaucoup plus de verbes simples que le souletin: ex. *dakar, dakusa, dantzü, dirudi, derizkot, dator*, Par contre le souletin a cinq auxiliaires de conjugaison: *izan, edin, ükhen, exan* et *iron*. Il a la voix familière en *zü*. Son jeu de formules périphrastiques est très large: ex. ses cinq futurs si nuancés: simples: *nizate*, je serai, *düke*, il aura; composés: *ikhusiren dü, ikhusten düke, ikhusi düke, ikhusirik düke*. Une particularité: le subjonctif passé en *l*—Grandes différences entre le système éventuel souletin et le guipuzcoan. Emploi souletin des infinitifs radicaux comparé à l'emploi des participes guipuzcoans. Que penser des radicaux en *t* (*adit, gizent*, etc.)? *Ahal* construit différemment dans les deux dialectes: sens optatif souletin, sens interrogatif guipuzcoan, de *ahal al*. Autant de questions intéressantes.

SYNTAXE.—La construction des phrases se revèle en souletin plus souple qu'en guipuzcoan littéraire. Pour ce qui est de l'emploi des cas, on constate de grandes différences entre les deux dialectes: le souletin ne connaît pas des tournures talles que *beldurrak nago, gizonen bat, amari lagundu, ikasten igorri*; le guipuzcoan est surpris par beaucoup de génitifs souletins: ex. *aitaren* pour *aitarentzat*, *amaren ikustez* pour *ama ikusiz* et généralement leur emploi avec toutes les formes nominales du verbe: *ogiaren erosirik, ogiaren jan-beharrez, aitaren ikustian*, etc. Il s'étonne également de formules comme *mintzatzerat deliberatia, ikhusi bai, ikhusi bait, ikhusi baiko, etxeman düzia, bi breset huntzen dit*, etc. Inversement le souletin est dérouré par *maiatzak iru, gizonak esan due, askok esan du* et d'autres expressions

P. LAFITTE

de ce genre. L'usage de la voix dative est moins régulier en souletin qu'en guipuzcoan...

Ces exemples n'épuisent certes pas la liste des problèmes évoqués par Echaide et Jon Mirande.

Pour terminer nous leur devons de chaleureux applaudissements, car c'est en *basque littéraire* qu'ils ont su réaliser leur étude *comparative*, première entreprise de ce genre, croyons-nous, du moins à cette échelle, dans les annales de la bascologie.

P. LAFITTE.